

Civilisation pharaonique : archéologie, philologie, histoire

M. Nicolas GRIMAL, professeur

COURS ET SÉMINAIRE

Les Égyptiens et la géographie du monde

Après avoir déterminé l'année dernière les limites de la notion de terroir égyptien et les voies d'extension naturelles des premiers peuplements vers la vallée du Nil, puis, à rebours, hors de celle-ci, on s'est attaché cette année à décrire les racines historiques de l'environnement à travers lequel les Égyptiens du second millénaire av. J.-C. percevront par la suite le monde.

De la première aube de la civilisation, est resté l'idée d'un territoire plus vaste que la vallée proprement dite, et dont les limites étaient les points ultimes jusqu'où il était possible d'aller. Cette notion doit plus, naturellement, au berceau premier des savanes présahariennes¹ qu'au cours même du fleuve. Encore que l'inaccessibilité des marches septentrionales du delta ait fondé une frontière naturelle. Lacs et lagunes semi-ouverts sur la mer ne dessinaient pas encore les contours actuels de la côte égyptienne. La mer elle-même ne semblait recéler aucune forme de vie humaine identifiable : certainement parce qu'il était pratiquement impossible d'aborder par ces côtes aux contours aussi imprécis que dangereux, où, de roselières en marécages, les eaux changeantes des branches du Nil envasaient les estuaires. Il faudra attendre le plein de la période historique pour que certaines branches du Nil puissent servir de voies de pénétration, — et encore, essentiellement dans la partie orientale du delta, une fois la branche pélusiaque stabilisée. Sans parler, naturellement, de l'ouverture sur la Méditerranée méridionale au IV^e siècle av. J.-C. avec la création d'Alexandrie. Les paysages actuels de régions comme le lac Menzaleh donnent une idée — même édulcorée — de cette « fin du monde », où eau, ciel et terre se confondent en

1. Jean-Loïc LE QUELLEC, Pauline DE FLERS et Philippe DE FLERS, *Peintures et gravures d'avant les pharaons. Du Sahara au Nil, Études d'égyptologie* 7, Paris, 2005.

un composé indistinct, dont la cosmographie égyptienne a fait le modèle des limites de l'univers. C'est cette proximité du Noun primordial qui fait des marécages du Nord le refuge du jeune Horus : il y grandit sous la protection d'Hathor, qui le nourrit et prend soin de lui, comme elle veillera plus tard aux intérêts égyptiens sur les autres marches du monde : le désert arabe et le Sinaï, dont les richesses minières attirent très tôt les habitants de la vallée ; plus loin aussi, et par attraction, les autres pays miniers, jusqu'aux côtes anatoliennes et aux lointaines îles de l'Égée.

La limite avec l'Occident n'existe pas vraiment jusque relativement tard dans l'histoire de l'Égypte, en quelque sorte faute de partenaires, comme nous l'avons vu, au-delà du fonds culturel commun avec les populations oasiennes. Il n'en va pas de même à l'Orient, où les contrées arides mais riches en minerais suscitent aussi l'intérêt de voisins — qui, eux, sont bien présents dans les premiers temps —, ni non plus pour le Sud. L'ambiguïté d'un socle culturel commun, ajoutée au discours pharaonique postérieur donnent l'illusion d'un Dodékashoene peu différent du Sud égyptien. Mais, une fois la barrière de la deuxième cataracte franchie, l'archéologie a montré ces dernières décennies qu'il existait un pouvoir et une culture suffisamment constitués pour générer des relations plus complexes que les témoignages égyptiens ne le laissaient croire.

La fin du quatrième millénaire voit les premières tentatives d'appropriation, ou de réappropriation, des territoires limitrophes. Souvent, il n'est pas facile de savoir laquelle de ces deux démarches a été mise en œuvre. Les témoignages archéologiques ne permettent pas d'établir de différence claire entre une culture supposée dominante et sa « victime » locale. Ce que l'on a compris ces dernières années pour les oasis du désert occidental est peut-être aussi vrai de la péninsule du Sinaï et des côtes de la mer Rouge. Dans ces deux cas, en effet, on en est essentiellement réduit aux sources égyptiennes, c'est-à-dire, au moins pour les débuts de l'époque thinite, aux inscriptions royales commémoratives, que l'on interprète comme des marques de possession ou des prises de pouvoir, sans pouvoir évaluer la présence réelle du « vaincu ». Déjà figées dans l'archétype plastique du pharaon massacrant son ennemi, elles n'apportent d'autre élément que le nom du « vainqueur ». Définir une « politique extérieure » à partir de si maigres données relève de la gageure. On se bornera à constater que l'essentiel de cette documentation concerne les richesses minières orientales, les populations que les Égyptiens qualifient de « Libyens » n'apparaissant qu'une seule fois à la I^{re} dynastie, sous le règne de Djer, dont on sait qu'il atteignit également le Gebel Sheikh Soliman. Cette stratégie se poursuit tout au long des trois premières dynasties égyptiennes — même si l'on ne possède que peu de renseignements sur la deuxième —, ponctuée des mêmes monuments, auxquels s'ajoutent la *pierre de Palerme* et les Annales royales du Caire. Certains règnes sont mieux connus que d'autres, mais on a l'impression qu'il faut attendre le début de l'Ancien Empire pour voir une curiosité du monde extérieur qui dépasse la domination ou l'exploitation des ressources des franges du royaume.

Les fouilles récentes d'Abou Ballas² ont mis en lumière cette curiosité des anciens Égyptiens pour le monde extérieur, qui se manifeste subitement de manière très tangible à la IV^e dynastie : non pas, pour une fois, à travers leurs récits, mais par l'évidence archéologique. Plus de deux cents kilomètres au Sud de l'oasis de Dakhla, par exemple, un vaste dépôt de jarres fabriquées dans la région d'Assouan a été constitué, dans un site bien daté par des inscriptions royales, en particulier de Chéops et de Rêdjedef³. Ce dépôt avait pour but de permettre à des caravanes d'ânes, de refaire de l'eau, de façon à atteindre, deux cents kilomètres plus loin, le plateau du Gilf Kebir, puis, de là sans doute Koufra. Or, la mise en valeur des oasis par les Égyptiens ne commence qu'à la VI^e dynastie — pour autant que presque trente ans de fouilles sur le site de Balat et dans toute l'oasis aient permis d'en juger. De plus, les relations avec Koufra ne sont guère attestées, dès l'Ancien Empire, par ce chemin-là, mais plus au Sud, à partir de Kharga, soit par Bir Sahara ou Bir Tarfawi, puis Bir Mesaha vers l'Ouest. Enfin, vers l'Ouest, à part le Gilf Kebir lui-même, les Égyptiens ne pouvaient guère espérer de débouchés commerciaux. Les nombreux autres dépôts de jarres à eau trouvés dans toute la zone, ainsi que les graffiti et représentations rupestres qui les accompagnent marquent une fréquentation importante de cette zone, que la seule quête des pigments naturels ne saurait expliquer⁴.

Faut-il en déduire que les anciens Égyptiens avaient encore le souvenir de cette partie de leurs origines et conservaient donc des contacts que ne justifiait aucune raison purement économique ? La mainmise sur les oasis, qui intervient quelques générations plus tard, serait alors à interpréter dans le fil de cette première appartenance géographique. Contrairement à l'attente des premiers fouilleurs de Dakhla, en effet, aucune trace de commerce extérieur avec l'Afrique n'est apparue dans les installations égyptiennes comme celle de Balat, qui ont livré pourtant une documentation abondante. Les seules relations économiques extérieures à l'oasis se développent avec la vallée du Nil, dans un mouvement d'échange qui semble poursuivre le dialogue des premiers temps. Le même schéma se dessine d'ailleurs plus au Sud : les relations avec l'oasis de Kharga — pour laquelle les traces d'implantation égyptienne sont pour l'instant assez ténues pour l'Ancien Empire — se font avec la vallée : via Dakhla et le Darb et-tawil en direction de la Moyenne Égypte, la piste d'Edfou pour la Haute Égypte, ou la piste des Quarante jours pour la Nubie soudanaise. La circulation

2. Rudolph KUPER, « The Abu Ballas Trail : Pharaonic Advances into the Libyan Desert », dans Zahi HAWASS et Lyla PINCH BROCK, *Egyptology at the Dawn of the Twenty-first Century. Proceedings of the Eighth International Congress of Egyptologists* (2000), 2 History, pp. 372-376 ; Rudolph KUPER, « Les marches occidentales de l'Égypte : dernières nouvelles », *BSFE* 158 (2003), pp. 12-34.

3. Voir les photographies et la présentation du site dans J.-L. Le Quellec, P. de Flers et P. de Flers, *op. cit.*, p. 43.

4. Cet intérêt ne s'était toujours pas démenti à la VI^e dynastie : Rudolph KUPER, « The Abu Ballas Trail : Pharaonic Advances into the Libyan Desert », dans Zahi HAWASS et Lyla PINCH BROCK, *Egyptology at the Dawn of the Twenty-first Century. Proceedings of the Eighth International Congress of Egyptologists* (2000), 2 History, p. 373.

se fait, pour ainsi dire, de façon interne entre les zones de peuplements anciens du désert occidental, réduites aux seules oasis, et la vallée, dont les habitants continuent ainsi d'exploiter leur ancien terroir. Cette réappropriation du désert occidental et de la Basse Nubie tend à faire des régions ainsi mises sous contrôle égyptien les nouvelles marches du royaume. C'est ainsi que ces implantations sont placées sous la tutelle de divinités spécifiques, comme Igaï à Dakhla⁵ ou Seth-Panathée à Kharga⁶, et censées marquer une frontière : pacifique, comme semble l'indiquer une figurine d'envoûtement découverte sur le site urbain d'Ayn Asil à Dakhla⁷, militaire en Nubie avec la chaîne de forts qui apparaîtra au début du deuxième millénaire av. J.-C.

Quoi qu'il en soit des raisons profondes qui la motivent, on constate, à travers cette exploration des pistes occidentales, une curiosité et un souci d'investigation des régions lointaines directement au niveau de l'État. Au-delà des objectifs institutionnels et économiques de ces recherches, on note tout au long de l'Ancien Empire, dans les monuments officiels comme dans la tradition littéraire, une curiosité affichée des souverains pour l'exotisme de la faune et de la flore des régions éloignées. Il semble que l'avènement de la V^e dynastie, dans le mouvement d'une théologie solaire plus développée, voire renouvelée, ait consacré cette nouvelle ouverture au monde. On pense aux reliefs funéraires royaux d'Abousir : ceux d'Ouserkaf, les scènes des expéditions au Levant de Sahourê, la « Weltkammer » de Niusererrê, lointain ancêtre et peut-être modèle du jardin Botanique de Thoutmosis III à Karnak ou de l'expédition vers Pount de la reine Hatshepsout à Deir el-Bahari, etc. Mais il faut y ajouter les autobiographies de particuliers, qui, comme la tradition romanesque alors naissante, font la part belle à l'exotisme et au picaresque.

Certains éléments laissent entrevoir l'aspect systématique de ces explorations. Le fait d'abord que — sous réserve que les prospections archéologiques modernes aient couvert l'essentiel des zones minières du désert oriental et permettent donc de proposer une évaluation de celles-ci —, les anciens Égyptiens avaient localisé dès les époques les plus anciennes les ressources minières de la chaîne arabique. Localisé et exploité. D'autres indices laissent supposer, au-delà de la systématisation des explorations, une méthodologie très évoluée. On a découvert, en particulier, dans le désert oriental des gravures rupestres d'un type unique : des circuits d'une certaine ampleur, incisés sur la pierre, et qui ne ressemblent à rien de connu, ... sauf à la cartographie des principaux ouadis de la zone⁸ ! Si ces documents sont ce qu'ils ont l'air d'être, à savoir des cartes, ils sont à rapprocher des relevés topographiques qui nous sont parvenus sur d'autres documents, comme

5. Déjà présent sur l'inscription de Rêdjedef d'Abou Ballas : voir en dernier lieu J.-L. Le Quellec, P. de Flers et P. de Flers, *op. cit.*, pp. 40 et 45.

6. Dont une représentation spectaculaire orne la façade du pronaos du temple d'Hibis.

7. Seule mention hostile connue à ce jour : Nicolas GRIMAL, « Les "noyés" de Balat », dans *Mélanges offerts à Jean Vercoutter*, 1985, pp. 111-121.

8. David ROHL, *The Followers of Horus. Eastern desert Survey Report*, 1, ISIS, Oxon, 2000.

le plan des mines d'or de Turin ou celui de la tombe de Ramsès IV, mais aussi, et surtout, de la cartographie des listes de peuples étrangers, depuis les premières listes jusqu'à des documents comme la statue de Darius découverte à Suze⁹.

Du côté oriental, le Sinaï paraît être une terre partagée depuis les premiers temps. Partagée ou exploitée alternativement, du moins pour ce qui est des régions minières¹⁰. L'archéologie montre que, dès le Maadien ancien, c'est-à-dire dans la première moitié du quatrième millénaire av. J.-C., les Égyptiens avaient pris la mesure des territoires du Nord du Sinaï, pour s'y implanter dès Nagada IIa-b : avant même la constitution de l'État pharaonique¹¹. Ces installations sont durables et massives pendant toute la période thinite dans tout le Sud-Ouest de la Palestine. Les fouilles de Gaza ont ainsi montré que le site de Tell es-Sakan était, à l'origine — c'est-à-dire dans le dernier quart du 4^e millénaire av. J.-C. —, égyptien¹². Il en va de même du niveau III de En Besor, à 25 km au Sud de Tell es-Sakan, tandis que plus d'une dizaine d'autres sites du Sud palestinien témoignent d'une présence égyptienne, moins massive, mais importante. Les Égyptiens laissent la place aux Cananéens, probablement au cours de la période thinite, sans qu'il soit encore aujourd'hui possible d'en déterminer avec précision la date. Ce retrait correspond manifestement au développement de la civilisation urbaine en Palestine, qui voit des cités comme Tell Yarmouth et Beth Shemesh jouer un rôle régional de premier plan¹³. Encore qu'il soit probablement faux de parler de développement de la civilisation urbaine, dans la mesure où d'autres sites, comme Hartuv¹⁴, de nature comparable, ont précédé Tell Yarmouth : il s'agit plus de déplacements de groupes humains vers de nouveaux sites que d'une apparition à proprement parler. Quoi qu'il en soit, ces mouvements témoignent d'un changement de société à la fin du Chalcolithique, à peu près contemporains de ceux de la vallée du Nil et d'Uruk en Mésopotamie : le début du Bronze ancien.

Ces cités-États de Canaan, en compétition les unes avec les autres durant le Bronze ancien II et III, entretiennent des relations avec l'Égypte sur un mode qui change, lui aussi, suivant l'évolution du jeu politique régional. Les témoins

9. Monique KERVRAN, David STRONACH, François VALLAT et Jean YOYOTTE, « Une statue de Darius découverte à Suse », *Journal Asiatique* (1972), pp. 235-266.

10. Nicolas GRIMAL, « Civilisation pharaonique : archéologie, philologie, histoire », *Annuaire du Collège de France 2003-2004* (2004), pp. 801 sq.

11. Pierre DE MIROSCHEJJI, « Les Égyptiens au Sinaï du nord et en Palestine au Bronze ancien », dans Dominique VALBELLE et Charles BONNET, *Le Sinaï durant l'Antiquité et le Moyen Âge. 4 000 ans d'histoire pour un désert* (1997), pp. 20-32.

12. Pierre DE MIROSCHEJJI, « Tell es-Sakan, un site du Bronze ancien découvert dans la région de Gaza », *CRAIBL* 2000 (2000), pp. 125-152 ; Pierre DE MIROSCHEJJI, « La Palestine, Gaza et l'Égypte au Bronze ancien », dans J.-B. HUMBER, *Gaza méditerranéenne. Histoire et archéologie en Palestine*, 2000, pp. 101-104.

13. Pierre DE MIROSCHEJJI, « Yarmuth. The Dawn of City-states in Southern Canaan », *Near Eastern Archaeology* 62 : 1 (1999), pp. 1-19.

14. Pierre DE MIROSCHEJJI, Amihai MAZAR et Naomi PORAT, « Hartuv, an Aspect of the Early Bronze I Culture in Southern Israel », *BASOR* 302 (1996), pp. 27-30.

archéologiques traduisent cette évolution tout au long de l'époque thinite et de l'Ancien Empire égyptien, bien souvent d'une manière plus fiable que la documentation d'Égypte proprement dite. Celle-ci, comme nous l'avons vu l'année dernière, restitue la réalité à travers un codage, qui — bien qu'il nous soit aujourd'hui relativement perceptible — ne donne qu'un éclairage partiel. Si les annales de la Pierre de Palerme, par exemple, fournissent des éléments quantitatifs et une attestation de relations, elles ne permettent guère d'aller au-delà de ce constat.

À côté d'objets attestant de la nature des relations commerciales avec les pays étrangers, comme la hache datant du règne de Chéops trouvée à Nahr Ibrahim¹⁵, on voit apparaître des documents directement en relation avec la chancellerie royale égyptienne. Ce sont les émissions jubilaires commémoratives, essentiellement, à l'Ancien Empire, sous forme de vases, de disques ou de coupes, gravés au nom du pharaon. Les vases sont principalement de deux types.

Le premier, en pierre dure, thériomorphe, représente une guenon serrant contre son ventre son petit ou décorant, seule, l'extérieur d'un calice de calcite¹⁶ ; le second, plus répandu, est un vase tronconique en calcite, sur lequel est gravée une inscription commémorant le jubilé royal. La nature des relations que traduit l'envoi par la Cour d'Égypte de ces objets aux dirigeants des cités-États du Levant n'est pas si facile à déterminer. Le fait que les gouverneurs des provinces de la vallée du Nil et des oasis aient bénéficié des mêmes présents laisserait supposer, en effet, que ceux-ci traduisent un lien de vassalité, ou, en tout cas, une quelconque allégeance. D'un autre côté, ces objets feront partie plus tard des envois diplomatiques aux rois et princes du Proche-Orient, dont on sait par ailleurs qu'ils n'étaient en rien vassaux de l'Égypte. Il paraît donc raisonnable de considérer que ces présents sont à interpréter comme des signes de relations pacifiques, sans qu'il soit possible d'approfondir la nature de celles-ci. On se bornera à constater leur fréquence plus ou moins grande selon les cités.

L'exemple le plus frappant en est Byblos, où pratiquement tous les rois de l'Ancien Empire sont représentés par de nombreux vases ou fragments de vases, de la II^e à la VI^e dynastie : Khâsekhemoui, Neferirkarê-Kakaï, Niouserrê, Menkaouhor, Djedkarê-Izezi, Ounas, Teti, Pepy I^{er}, Merenrê, Pepy II¹⁷, etc. Cette abondance démontre l'étroitesse des liens qui unissent, dès les premiers temps¹⁸, les princes de Byblos à l'Égypte, dont on sait qu'ils iront, à partir du deuxième millénaire av. J.-C., jusqu'à adopter de nombreux traits de la civilisation pharaonique. Elle

15. Aujourd'hui conservée à l'Institut biblique pontifical de Jerusalem (PM VII 386), cette hache est au nom de l'équipage du roi.

16. Cf. M. VALLOGGIA, « Deux objets thériomorphes découverts dans le Mastaba V de Balat », dans *Le Livre du Centenaire, Mifao* 104, Le Caire, 1980, pp. 143-151 ; Id., « Une coupe à décor thériomorphe provenant de Balat », *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale* 93 (1993), pp. 391-402 et pl. I-IV.

17. PM VII 386 ; 388 ; 390-391.

18. On pense, par exemple, à la palette Louvre AO 1591.

permet aussi d'interpréter un autre type de document royal égyptien, relativement répandu hors d'Égypte dès l'époque thinite : les sceaux-cylindres, qui y sont également attestés, associés, par exemple à Khephren et Sahourê¹⁹. La mobilité de ces petits objets, souvent découverts hors contexte archéologique, les rend, en effet, parfois suspects aux yeux des historiens. Car il est particulièrement difficile d'en établir l'usage réel, et il est évident que, bien souvent, ils ne proviennent pas d'une représentation officielle égyptienne en place sur les lieux de leur découverte. Leur présence à Byblos, où ils côtoient des monuments royaux indiscutables²⁰, va, naturellement dans le sens d'une représentation administrative et/ou politique réelle.

Si le cas de Byblos est indiscutable, la présence d'objets égyptiens, voire d'un contexte égyptien complet n'est pas une preuve absolue de relations diplomatiques ou commerciales étroites. Que penser, en effet, de la découverte à Dorak, sur la côte sud de la mer de Marmara, de restes d'un trône en bois recouvert de feuilles d'or portant le cartouche de Sahourê²¹ ? Cet objet provient de la tombe d'un prince de la culture de Yortan (2700-2500 av. J.-C.), qui lui est contemporaine. Pour indiscutable que soit le contexte archéologique, cette découverte reste isolée, et ne saurait témoigner de l'importance de relations, que rien ne vient attester par ailleurs.

Un autre type de témoin archéologique relève d'une problématique comparable à celle des sceaux-cylindres. Ce sont les scarabées, égyptiens en général, royaux en particulier, qui, comme tout petit matériel, sont susceptibles de voyager sur de longues distances et de se retrouver hors contexte. Dans leur cas, la présence d'un témoin unique n'a guère de valeur, sauf si le contexte stratigraphique est chronologiquement cohérent, ou si une accumulation importante, liée à une stratigraphie vérifiable, assure la datation. La question se pose, au moins pour ce qui est de l'Ancien Empire, tout particulièrement pour Chypre et Rhodes. De nombreux scarabées, datés de Khephren, Mykerinus et Ounas ont été trouvés sur plusieurs sites chypriotes : Hagia Irini, Dali, Enkomi, Marion, Amathonte, Hala Sultan, Limassol. Dans le cas de Chypre, même si le contexte archéologique est souvent imprécis, le nombre des trouvailles rend crédibles des relations, dont on sait par ailleurs qu'elles vont se développer dès le début du deuxième millénaire av. J.-C. En revanche, la tête d'Ancien Empire trouvée à Athènes ou le disque de pierre portant le nom du temple solaire d'Ouserkaf découvert à Cythère²² ne sauraient être des témoins valables. Probablement dans le cas de la première, à peu près certainement pour le second, il s'agit de « curiosités » rapportées d'Égypte plus tardivement par des voyageurs.

19. PM VII 390.

20. Par exemple le relief de la VI^e dynastie, aujourd'hui conservé au Louvre (AO 4811), représentant un roi embrassé par une déesse.

21. J. Leclant, *Or* 30, p. 397 ; 31, p. 337 ; 32, p. 211.

22. PM VII, pp. 401 et 403.

L'ensemble de la documentation dont nous disposons, d'Égypte comme de l'extérieur, montre donc, pour l'Ancien Empire, une expansion logique vers le Sud-Ouest palestinien, qui fléchit dans le dernier quart du 3^e millénaire av. J.-C., en même temps que s'effondre la première civilisation urbaine de Palestine. À partir des bases constituées dès les premières dynasties dans la zone de Gaza, les Égyptiens développent des relations à plus longue distance, grâce à l'accès à la façade maritime qu'ils se ménagent ainsi. C'est vraisemblablement l'une des raisons du grand déséquilibre documentaire que l'on constate en faveur de Byblos, au détriment des terres de l'intérieur de la Palestine. Byblos est clairement l'objet d'une politique d'État, dont témoigne l'abondante documentation « diplomatique » évoquée plus haut. Les Égyptiens eux-mêmes en donnent la raison la plus évidente : la quête de matières premières dont ils ne disposent pas chez eux. Principalement le bois des pins et des cèdres, qui sont aujourd'hui l'emblème du Liban. C'est cette exploitation de l'arrière-pays libanais qui est toujours mise en avant et abondamment illustrée dans la documentation égyptienne, autant qu'attestée par l'archéologie, comme en témoignent, entre autres, les barques funéraires royales de la IV^e dynastie.

Au-delà de cet apport premier, Byblos servait déjà, à l'évidence, de relais vers le monde méditerranéen, surtout vers les régions minières, où les Égyptiens pouvaient se procurer les minerais qui s'épuisaient dans le désert oriental et le Sinaï. Les fouilles menées dans les exploitations minières de ces régions mettent, en effet, toutes en évidence une exploitation intense dès la période thinite et tout au long de l'Ancien Empire. Pour certains sites même, comme celui de Ayn Sokhna, les recherches conduites par Pierre Tallet avec l'Institut français d'Archéologie orientale permettent de suivre la transformation de l'installation minière originelle en base avancée pour des expéditions plus lointaines²³. L'implantation des techniques métalliques en Égypte remonte, en effet, aux premières dynasties, mais on voit clairement, à travers la documentation, un développement important, surtout à partir de la VI^e dynastie. En témoignent des œuvres majeures, comme les statues royales de Pepy I^{er} et de Merenrê, ou la tête de faucon d'Hierakonpolis, mais aussi l'abondance d'objets en cuivre dans tout le pays. Il fallait donc aller plus loin, et Byblos ouvrait l'accès vers Chypre et l'Asie mineure.

Dans le même temps, le Levant est déjà un terrain de rencontre avec les grandes civilisations contemporaines, qui s'ouvrent, elles aussi, au monde. En Mésopotamie, le troisième millénaire voit la première période dynastique, qui, elle-même, fait suite à la période de Jemdet-Nasr qui l'a ouvert. Jemdet-Nasr était déjà l'héritière d'Uruk, qui a presque entièrement couvert la seconde moitié du quatrième millénaire. Autant de grands ensembles, qui commencent à communiquer réellement entre eux dans le troisième millénaire finissant. Les échanges deviendront plus consistants et continus au début du deuxième millénaire, en

23. En dernier lieu : *Or* 73 (2004), pp. 35 et 123-125.

même temps que se développeront les cités marchandes de la Syrie du Nord, dont le rôle d'intermédiaires ne se démentira jamais par la suite.

Une zone reste toutefois en grande partie mystérieuse : la Méditerranée orientale. On constate que Chypre est déjà *terra cognita*, ce qui se comprend bien, étant donné sa proximité depuis Byblos et sa richesse minière. De même, grâce plus aux travaux de Manfred Bietak à Tell ed-Dabb'a qu'à la dispersion des témoins égyptiens qui y ont été relevés, on sent que les contacts avec le monde égéen, surtout la Crète existent déjà²⁴. Il est toutefois difficile de cerner avec précision leur nature et ce que les Égyptiens en attendaient.

On ne peut plus aujourd'hui, en effet, considérer les relations que l'Égypte entretenait avec ses voisins et au-delà uniquement en termes de domination et de profit. Les documents de la V^e dynastie laissent apercevoir une volonté de découvrir et de *décrire* le monde. Là encore, les fouilles de Tell ed-Dabb'a, mais aussi le matériel mis au jour dans le Levant et en Égypte pour le deuxième millénaire av. J.-C. montrent — en particulier à travers les copies locales d'objets usuels — que ces civilisations pouvaient se prendre réciproquement pour modèles. C'est le cas de l'Égypte au Levant, mais aussi, par exemple, de la Crète en Égypte. En d'autres termes, les échanges n'ont pas été à sens unique, ni au troisième, ni au deuxième millénaire, comme un regard souvent trop rapide jeté sur les civilisations d'Ougarit ou de Byblos, pour ne prendre que les plus fameuses, l'ont parfois fait penser.

Le premier tournant de la politique extérieure de l'Égypte avec les « Asiatiques » se situe dans les deux derniers siècles du troisième millénaire, dont on voit bien qu'ils ont été marqués, dans tout le Proche et le Moyen Orient par des changements quasi contemporains les uns des autres, et qui traduisent des bouleversements, climatiques ou humains, qui semblent avoir frappé très largement toute la région. Les sources égyptiennes gardent de nombreux témoignages de ces troubles qui ont marqué les deux siècles qui concluent le troisième millénaire : dans la littérature²⁵, l'art²⁶, mais aussi l'archéologie²⁷.

La fin de l'Ancien Empire se caractérise ainsi par un repli égyptien vers son territoire originel, qui voit le système théocratique vaciller sur les bords du Nil en même temps que s'éteignent les cités-États de Palestine : les échanges sont interrompus et le Nord du Sinaï n'accueille plus que des pasteurs saisonniers. Les franges orientales redeviennent ainsi floues, partagées entre des populations revenues au nomadisme et pratiquant l'extraction saisonnière des ressources natu-

24. Même si la documentation rassemblée depuis les travaux pionniers de J. Vercoutter concernent essentiellement le deuxième millénaire.

25. *Lamentations d'Ipou-our, Enseignement pour Mérikarê*.

26. Les « Bédouins » d'Ounas (Louvre E 17381), par exemple.

27. La destruction du palais de Medounefer et de ses dépendances à Balat, dans l'oasis de Dakhla, entre autres.

relles, — les Aâmou des sources égyptiennes, terme que l'on rend habituellement par « Bédouins ».

En Égypte, le XXI^e siècle av. J.-C. est consacré quasiment tout entier à la reconstitution de l'unité nationale sous l'autorité thébaine. Cette dernière s'assortit d'une reprise en main de la Basse Nubie, puis, sous le règne de Ouahkaré Khety III — soit environ 50 ans jusqu'en 2070 —, de la reconquête du delta oriental sur ces Bédouins, accompagnée d'une reprise des colonies dans le Sud palestinien, dont témoigne à nouveau l'archéologie. C'est de son règne que date également la restauration des relations maritimes avec la Syrie, justement à partir des zones reconquises. Mais c'est sous le règne de Montouhotep II, le fondateur de la réunification (vers 2040), que la reprise en main du pays va de pair avec une politique extérieure vigoureuse. En fait, la politique extérieure de l'Égypte consistera essentiellement, jusqu'au milieu de la XII^e dynastie, à reprendre en main la Nubie — avec des fortunes diverses, et au prix d'un lourd investissement en implantations humaines et infrastructures.

Du côté occidental, il semble que les « Libyens » aient profité du flottement politique en Égypte pour gagner les marches du delta. C'est Sésostris I^{er}, dauphin désigné par son père Amenemhat, qui entreprend une campagne de pacification vers 1962 av. J.-C. L'épisode est particulièrement connu, puisque c'est au retour de cette expédition qu'il apprend l'assassinat de son père²⁸. Du côté oriental, les sources égyptiennes mentionnent, dans la première moitié du règne de Montouhotep II, des victoires remportées sur les « Asiatiques », les Mentjyou du Sinaï, les Retenou de Syrie. Son successeur, Montouhotep III, reprend et poursuit la politique de fortifications dans le Delta oriental contre les incursions de Bédouins, initiée par les rois héracléopolitaines des IX^e et X^e dynasties (Khéty). Tout au long de son règne, il fait également porter ses efforts sur la récupération et la reprise d'exploitation des ressources minières du désert oriental, jusqu'à la mer Rouge. Son successeur, Montouhotep IV, fonde un nouveau port sur la mer Rouge, à Mersa Gawasis, ou plus exactement envoie son vizir Amenemhat, le futur Amenemhat I^{er}, chercher de nouveaux points d'eau dans la région et c'est à l'occasion de cette campagne que se fait la fondation : renouveau donc des relations avec la mer Rouge et avec le pays de Pount²⁹.

Une fois monté sur le trône, Amenemhat I^{er} entreprend, avec Khnoumhotep I^{er}, le nomarque de Beni Hassan, de poursuivre la pacification de la Nubie. Il se tourne également vers le delta oriental, où il fonde, dans le Ouadi Toumilat, les « murs du Prince » qu'évoque le *conte de Sinouhé*. En l'an 24 d'Amenemhat I^{er}, le général Nysoumontou³⁰ remporte une victoire sur les Bédouins, qui semble décisive. Dans le même temps, contact est repris avec la Syrie et Byblos et des

28. *Enseignement d'Amenemhat I^{er}, Sinouhé*.

29. Stèle d'Ameny du Ouadi Gawasis : Claude OBSOMER, *Sésostris I^{er}. Étude chronologique et historique du règne, Connaissance de l'Égypte ancienne* 5, Bruxelles, 1995, pp. 711-712.

30. Stèle Louvre C1.

relations se développent avec Ougarit. C'est sous le règne d'Amenemhat II que l'on possède, les témoignages les plus éclatants de la politique égyptienne au Proche-Orient³¹. On pense naturellement au trésor de Tôd, que se partagent aujourd'hui le Musée du Caire et le Louvre, mais aussi aux statues du nomarque du Lièvre, Djehouty, de Tell el-Mutesellim (Megiddo), aux monuments royaux de première importance découverts en Syrie : le sphinx de sa fille Ita, à Qatna (Mishrifé), la statue acéphale de son autre fille, Khenemet-nefer-hedjet à Ougarit, aux centaines de scarabées et sceaux d'Acre ('Akko). Nous y reviendrons plus loin.

Les pharaons du Moyen Empire reprennent, à l'évidence, la politique de leurs prédécesseurs de l'Ancien Empire en Palestine, en la développant, autant avec les États déjà en place alors qu'avec les nouveaux venus. Gaza (Tell el-'Ajjul) sert toujours d'ouverture sur la Méditerranée tout au long du Moyen Empire : Sésostris I et II, Amenemhat II et III, Neferhotep I^{er} et de nombreux particuliers y sont attestés. Ashdod³², Beth-Shean, Beth-Shemesh, Fassuta en Galilée septentrionale³³, Give'at Noha, à 7 km au Nord-Ouest de Megiddo³⁴, dont il a été question plus haut, Sichem³⁵, Tell Dan, Tell es-Sultan (Jéricho), Tell Jazzari (Gezer)³⁶, Gerar (Tell Jemma, Tell Haror), Tell Lachisch naturellement, Tell Michal dans la plaine de Sharon³⁷, etc. : autant de témoignages de l'intensification des relations avec l'intérieur du pays. Le cas de Tell Dan soulève un point intéressant : on y a trouvé, en effet une statue du Moyen Empire égyptien regravée à Basse Époque³⁸ et un fragment de statue en basalte noir de même époque dans un niveau phénicien du 7^e s. av. J.-C.³⁹ On a déjà relevé par ailleurs la vogue des « Antiquités » égyptiennes au premier millénaire av. J.-C. dans le Levant, et la présence de ces objets particulièrement luxueux relève peut-être de cet engouement ; mais ils peuvent aussi témoigner d'une permanence de l'influence égyptienne remontant au début du deuxième millénaire⁴⁰. Toutefois, les points forts restent les cités-États de la façade syrienne méditerranéenne, qui sont à la fois des carrefours commerciaux et le point de départ de relations à plus

31. Pour une opinion diamétralement opposée : Claude VANDERSLEYEN, *L'Égypte et la vallée du Nil, tome 2, De la fin de l'Ancien Empire à la fin du Nouvel Empire, Nouvelle Cléo, L'histoire et ses problèmes*, PUF, Paris, 1995, p. 77.

32. Encore que le scarabée au nom d'Amenemhat II trouvé à Tell Mor soit une copie hyksôs ; mais d'autres éléments, comme une empreinte de sceau au *sema-taouy* attestent au moins de contacts avec l'Égypte : *Or* 45, p. 310.

33. Un scarabée au nom de Neferhotep dans une tombe du Bronze Moyen II : *Or* 61, p. 312.

34. Une statuette en pierre noire datant de Sésostris III : *Or* 35, p. 166.

35. À noter, outre des scarabées, le sceau d'un fonctionnaire nommé Amenemhat, scarabées : *Or* 32, pp. 208-209.

36. Là encore, une présence affirmée, avec une statue de Heqaib trouvée dans la ville, un oushebti de Dedouimen découvert dans la vallée, ainsi qu'un scarabée de Seshi.

37. Une impression de scarabée au nom d'Amenemhat III : *Or* 49, p. 415.

38. *Or* 53, p. 409.

39. *Or* 60, pp. 267-268 ; 61, p. 312.

40. Le même raisonnement peut s'appliquer au sphinx en diorite Br. Mus. 58892, découvert à Beyrouth : à l'origine d'Amenemhat IV, il a été réutilisé à époque ptolémaïque (PM VII 384-385).

longue distance : Byblos et Ougarit, qui devient rapidement l'un des principaux partenaires de l'Égypte.

Les princes de Byblos vivent à l'égyptienne et ont laissé de nombreux témoignages de cette acculturation dans leurs tombeaux. Suffisamment d'étude leur ont été consacrées pour qu'il ne soit pas nécessaire d'en rappeler ici le détail, sauf à souligner que le *floruit* semble se situer sous les règnes d'Amenhemhat III et IV, même si la présence est continue pendant toute la XII^e dynastie et après⁴¹. Pour mémoire, et pour ne citer que les documents majeurs, on rappellera, dans le tombeau du roi Ypshemouabi, fils d'Iby, maire syrien de Byblos : un coffret et un vase en brèche grise au nom du roi Amenemhat IV⁴², un pendentif et un couteau en bronze, un pectoral en or au faucon ailé et au roi assis. Également, du même, un obélisque aujourd'hui à Beyrouth, des fragments de feuille d'or figurant Amenemhat IV devant Atoum. Dans celui de son prédécesseur, Ypshem : un vase en obsidienne plaqué d'or au nom d'Amenemhat III. Du tombeau du prédécesseur de ce dernier : un pectoral en or au nom du même Amenemhat III, représentant un enfant sous la protection de la vache Hathor⁴³, etc.

Ougarit (Ras Shamra) est l'objet de la part des pharaons du Moyen Empire d'une attention toute particulière, dès les premiers temps⁴⁴. On peut évoquer la perle en cornaline au cartouche de « Kheperkarê (Sésostri I^{er}) aimé d'Hathor de Dendara »⁴⁵, découvert en 1934 dans un collier, à proximité de l'emplacement où fut mis au jour en 1931 la statue de Khenemet-nefer-hedjet⁴⁶. Cette présence égyptienne est encore plus forte sous les règnes d'Amenemhat II et III. En témoignent la statue acéphale de Khenemet-nefer-hedjet évoquée plus haut, aujourd'hui au Musée d'Alep, mais également les sphinx du Musée d'Alep (n^o 471) et du Louvre découverts dans la cour sud du grand temple de Baal⁴⁷, près de l'autel jouxtant l'escalier d'entrée, les statues d'un prêtre héliopolitain⁴⁸, d'un homme agenouillé⁴⁹, le groupe acéphale de Senousretânhk, intendant de la

41. Entre autres, dans un tombeau anonyme : un pectoral en or au faucon ailé ; un cylindre en os d'un Amenemhat. Ailleurs, la partie supérieure d'un groupe statuaire représentant un homme entre deux femmes ; une statue fragmentaire en basalte d'un scribe ; des figurines en ivoire (hommes et femmes) ; un sceau-cylindre mentionnant Byblos et sa déesse, etc. Mais aussi, à la XIII^e dynastie, sous le règne de Néferhotep I^{er}.

42. Obsidienne et feuille d'or, aujourd'hui dans le Musée de la Direction générale des Antiquités de Beyrouth.

43. PM VII 386-387 ; Ingo Matzger, *Die letzten Könige der 12. Dynastie, Europäische Hochschulschriften* III 297, Frankfurt-am-Main, 1986.

44. On pense à la perle en cornaline au cartouche de « Kheperkarê aimé d'Hathor de Dendara », découvert en 1934 dans un collier, à proximité de l'emplacement où fut mis au jour la statue de Khnoumet.

45. Cf. SCHAEFFER, *Ugaritica* IV, fig. 20 et p. 215.

46. Pour cette statue : Id., *ibid.*, fig. 19 et pp. 213-215.

47. Id., *ibid.*, p. 223.

48. *Or* 22 : 104-105.

49. Alep. Mus (PM VII 393). Il convient encore d'ajouter les fragments de statues du même Musée d'Alep et Louvre AO 11233, le torse d'un prêtre et torse féminin, etc.

ville, vizir et juge, en compagnie de sa femme Henoutsen et de sa sœur Satamon⁵⁰. On a évoqué plus haut le sphinx d'Ita provenant du temple de Nin-Egal à Qatna (Mishrifé) ; il faut encore y ajouter un torse en serpentine du Moyen Empire et les fragments d'une statue en albâtre représentant un homme agenouillé⁵¹.

Les États de l'intérieur syrien, comme Mari, étaient déjà présents sur la scène à l'Ancien Empire, eux aussi en tant qu'intermédiaires vers les régions éloignées du continent asiatique, dont les Égyptiens appréciaient les produits, à commencer par le lapis-lazuli d'Afghanistan⁵². Ils le sont toujours dans ce début du deuxième millénaire av. J.-C., même si leur place est manifestement moindre dans la diplomatie égyptienne. Sans être pour autant négligeable : on peut penser à *mas-sue hedj* au nom du roi Hetepibré de la XIII^e dynastie, découverte dans une couche du Bronze Moyen dans la nécropole princière de l'Ouest⁵³, ainsi qu'aux ensemble de bijoux égyptiens et syriens contemporains⁵⁴, ou encore à une tête hathorique et à une empreinte de sceau⁵⁵, voire à la statue en diorite portant le nom de Sésostri IV et au socle associé découverts à Tell Hizzin⁵⁶, ou au petit sphinx en diorite au nom d'Amenemhat III découvert à Neirab⁵⁷. Cette même diplomatie égyptienne traite alors déjà avec des partenaires beaucoup plus lointains : Bogâzköy et les cités voisines⁵⁸, Yakhshi Han à proximité d'Ankara⁵⁹...

La valeur de relais de ces cités-États ressort de leur situation géographique : celles « de l'intérieur » jouent un rôle moins importants que celles qui sont situées sur la façade maritime. Tout particulièrement Ougarit, qui offre l'avantage d'être à la croisée de « l'Asie » continentale et du monde méditerranéen. Ce dernier constitue une source d'approvisionnement en métaux, tout particulièrement en cuivre, dont Chypre est riche, tout comme la côte sud de l'Anatolie, en même temps qu'il ouvre sur un monde nouveau, dominé bientôt par la Crète.

50. Louvre AO 17223 : Cl. SCHAEFFER, *Ugaritica* I, p. 22 et pl. V ; P. MONTET, dans *Syria* XV, pp. 131-133.

51. Les dossiers d'Ougarit et d'Ebla au milieu du deuxième millénaire seront développés plus en détails dans le cours de l'année prochaine. On peut se reporter, en particulier aux travaux de M. Yon, A. Caubet, P. Matthiae et G. Scandone-Matthiae, dont les références sont données en ligne sur le site de la chaire : www.egyptologues.net.

52. Pour mémoire, dans le palais royal de Tell Mardikh-Ebla : une lampe à quatre becs au nom de Khephren et un couvercle de vase au nom de Pepy I^{er} (*Or* 54, p. 408), trois fragments d'albâtre au nom de Pepy I^{er} (*Or* 47, p. 312 ; 48, p. 403 ; 54, pp. 408-409, renvoyant aux études de P. Matthiae et G. Scandone-Matthiae ; 52, pp. 536-537).

53. *Or* 49, pp. 417-418 ; 54, p. 409.

54. *Or* 51, p. 118.

55. *Or* 54, p. 409.

56. *Or* 24, pp. 315-316 ; 24, p. 265 ; 57, p. 397.

57. Aujourd'hui au Musée d'Alep : PM VII 395.

58. À Boghasköy même, plusieurs statuettes du Moyen Empire ont été mises au jour ; une plaque en os avec une représentation de Bès a été découverte à Alaca Höyük ; à Adana, on a trouvé une statue en granit de la nourrice Sat-snefrou, contemporaine de Sésostri II (MMA 18.2.2) : PM VII 398.

59. Une statue en granit noir d'un certain Keri = Ankara Citadel Mus. 3477.

De nombreux documents attestent du développement des relations égyptiennes avec le monde pré-égéen, tout particulièrement avec Chypre : Sésostri I^{er} est attesté à Alaas, dans la partie nord de la baie de Salamine⁶⁰ ; de nombreux scarabées du Moyen Empire ont été trouvés également, ainsi qu'un pendentif en faïence à tête de Nègre dans une tombe du Bronze Moyen I à Lapithos⁶¹. Plus encore, les *Annales* d'Amenemhat II⁶² relatent une expédition dont l'objectif essentiel était l'approvisionnement en métaux : « [Retour de l'armée et des] troupes qui avaient été envoyées pour raser les places de Ioua et Iasy. Compte des prisonniers ramenés de ces deux pays étrangers : 1554. (Détail des produits rapportés) — bronze et bois : 10 haches, 33 faucilles, 12 épées, 4 scies 1/4, 79 couteaux, 1 ciseau, 4 rasoirs... ». Ces « deux pays étrangers », sont probablement deux cités de Chypre⁶³. La suite de ce texte donne des indications précieuses, justement sur l'exploitation des ressources naturelles de la région au cours de cette campagne. D'Asie Mineure environ 46 kg d'argent et une quantité d'or dont le chiffre est perdu ; de Syrie, environ 453 kg d'émeri et 1,079 tonne de silice ; de Chypre, enfin, environ 134 kg de bronze, 436 de cuivre, et 39 de plomb. Il est évident que l'on ne saurait tirer de ce document unique des règles générales, mais la proportion des matières premières et, surtout, leur provenance est remarquable.

Les relations avec la Crète sont importantes : Katsaba⁶⁴, Lébèna⁶⁵, Palaikastro⁶⁶, Fortetsa⁶⁷, surtout, naturellement, Cnossos. Une statuette en diorite de Ouser fils Sat-Hathor, a été trouvée dans la cour est du palais de Minos⁶⁸, un scarabée fin de la XII^e-début de la XIII^e dynastie au Sud de la route royale⁶⁹. Malgré divers objets découverts, le plus souvent hors contexte, à Athènes⁷⁰ ou à Sparte⁷¹, la réalité des relations égyptiennes avec la Grèce continentale paraît difficile à établir. En revanche, Malte a livré des objets, sur les sites de Bighi⁷² et Rabat⁷³, qui semblent être les témoins non seulement d'une présence égyptienne, mais des causes de celle-ci : l'approvisionnement en métal.

60. Une figurine de Sekhmet en pâte émaillée dans une nécropole proto-géométrique : *Or* 45, pp. 312-313.

61. *Or* 56, p. 383.

62. Texte, fac-similé et traduction : Hartwig Altenmüller et Ahmed M. Moussa, « Die Inschrift Amenemhats II. aus dem Ptah-Tempel von Memphis. Vorbericht », *SAK* 18 (1991), pp. 1-48.

63. Cf. N. GRIMAL, « Peuples, États et cités. Enquête sur la cartographie géopolitique égyptienne », dans *Egypt and Cyprus in Antiquity*, Nicosie 2003, Oxbow Press, sous presse.

64. Un vase en diorite = *Or* 35, p. 169.

65. Un scarabée d'ivoire égyptien/égyptisant : *Or* 30, p. 399 ; 34, pp. 224-225.

66. Deux statuette en ivoire représentant des enfants nus (debout et assis) = Candia Mus. 142-3.

67. Un sceau, trois scarabées, diverses figurines : *Or* 30, p. 400.

68. Candia Mus. 95.

69. *Or* 30, p. 399.

70. Une statue acéphale d'un *Snb*, prêtre de Khentekai, probablement une « Antiquité » rapportée d'Égypte beaucoup plus tard.

71. Trois scarabées (Sésostri, Menkheperre et autre) provenant du sanctuaire d'Artémis Orthea.

72. La stèle d'un Antef, bronzière = Brit. Mus. 233 ; celle de Tjouy, dédiée par sa sœur Ibnes = Brit. Mus. 299.

73. Un scarabée au nom de Sebekhotep provenant d'une tombe.

Ainsi se tisse et se conforte un vaste réseau couvrant l'essentiel des régions connues des anciens Égyptiens, qui va constituer la base des relations internationales du Nouvel Empire. Car c'est une nouvelle grande rupture régionale qui va modifier la géopolitique orientale de l'Égypte. Cette fois-ci, ce ne sont probablement plus des raisons climatiques qui génèrent le changement, mais plutôt les mouvements de populations, liés peu ou prou aux évolutions technologiques, tout particulièrement à celle du métal. L'Égypte va rester une civilisation relativement archaïque, face à de nouveaux partenaires, à la mobilité plus agressive. Mais elle continuera de dominer ce « grand jeu », tant que son potentiel humain et économique ne trouvera pas de rival à son niveau. C'est ainsi que tout le deuxième millénaire av. J.-C. est dominé par la civilisation pharaonique, qui atteint alors son apogée.

Les *Annales* de Thoutmosis III : étude et commentaire

La première moitié du séminaire a été consacrée cette année aux nouveaux blocs des *Annales* de Thoutmosis III dégagés en 2004-2005 par le Centre franco-égyptien d'étude des temples de Karnak lors du démontage de « l'arche fortuite » de Séthi II. Les dix nouveaux fragments ainsi apparus appartiennent à la section décrivant les fondations pieuses de Thoutmosis III dans le temple : la section VII de la publication de K. Sethe dans les *Urk.* IV. Deux d'entre eux (VII G et I) étaient visibles dans l'épaisseur du mur, ce qui avait permis à G. Legrain d'en faire un relevé par estampage, qu'il publia en 1902, et sur la base duquel K. Sethe intégra ces deux fragments à sa publication. Les autres blocs, totalement inédits, viennent enrichir considérablement le dossier des constructions de Thoutmosis III à Karnak, dont il fut l'un des grands bâtisseurs.

Ces nouveaux textes sont du même module que le reste des *Annales*. Mais, si la gravure et la mise en forme de ces fragments est semblable au reste, une nouveauté mérite d'être notée : l'un de ces blocs (VII J) a conservé intégralement les couleurs dont étaient décorés les hiéroglyphes, confirmant ainsi ce que laissaient penser les quelques traces de polychromie retrouvées lors du nettoyage de certains passages des autres parois. L'ensemble des textes des *Annales* était donc peints, tout comme la grande scène d'offrandes qui les accompagne. Cette peinture, d'une grande finesse, complète les détails de chaque signe, que la seule gravure dans le grès ne permettait pas d'indiquer.

Ces nouveaux textes constituent l'épisode final du long récit royal : la récapitulation de la dévolution au temple des biens rassemblés par le roi dans ses campagnes militaires et des fondations qu'il y a faites, que ce soit sous forme de constructions ou de contributions au culte quotidien en assurant l'approvisionnement des fêtes dont il a fixé les calendriers liturgiques.

Bien que très fragmentaires, ces textes ont pu être mis en parallèle avec les autres descriptions des constructions de Thoutmosis III dans le temple de Karnak : que ce soit celles que le roi lui-même développe dans plusieurs grands

textes, comme le *texte de la Jeunesse*, la stèle CGC 34012 ou ses diverses dédicaces dans le temple lui-même, mais aussi à travers les témoignages de grands dignitaires du règne, comme Menkheperreseneb. Cette comparaison a permis d'éclairer certains passages, mais aussi de confirmer les grandes lignes du plan de restauration d'Ipet-sout mené à bien par Thoutmosis III pendant plus de vingt-cinq ans de règne réel. En particulier dans la zone centrale du temple. C'est ainsi que ces textes confirment les modifications apportées aux édifices des premiers thoutmosides, mais aussi, et surtout, la réfection du temple du Moyen Empire, que Thoutmosis III a parachevée. La comparaison de ces textes aux résultats des fouilles conduites par le Centre franco-égyptien d'étude des temples de Karnak dans cette zone depuis plus de deux ans a permis de confirmer certaines hypothèses historiques, que l'archéologie vient désormais étayer.

Un autre élément nouveau est venu également confirmer la première interprétation donnée en 2003 du statut de l'ensemble des *Annales* et du secteur central. C'est la description de cette fondation royale comme une *hout-ka*, dont tout indique qu'elle avait pour bénéficiaire Amon-Rê, probablement sur le modèle de ce qu'a dû également être la *hout-ka* de Ptah à Memphis. Le roi revient à deux reprises (fragments VII D et I) sur ce statut, insistant sur le fait que c'est lui qui a constitué le domaine divin restauré en *hout-ka*, et non quelqu'un d'autre. Ces mentions ne suffisent, naturellement, pas à généraliser ce statut à l'ensemble du temple, voire à toutes ses époques. Mais il apparaît désormais clairement que l'ensemble des interventions de Thoutmosis III est présenté comme un tout cohérent, et que le cœur de cet ensemble est le dispositif au centre duquel se trouvent les *Annales* : la zone du sanctuaire de la barque Sacrée. Cet ensemble commandait vraisemblablement le service des offrandes, dont il devait constituer le Trésor. Le long texte royal assoit les bases de cette fondation, sous la forme d'un décret (*oudj-nesout*) décrivant la *hout-ka*. Après Héqaib à Éléphantine et Medounefer dans l'oasis de Dakhla, il semblerait bien que l'on ait, avec le temple de Karnak, le troisième exemple « archéologique » d'une institution économique, dont on a, jusqu'à ces derniers temps, pu seulement étudier les fondements funéraires.

La publication et le commentaire de ces nouveaux fragments sont sous presse dans la *Gedenschrift Sayed Tawfik*, dont la parution est prévue pour décembre 2005.

Parmi les textes de Thoutmosis III masqués par les réfections de Séthi II se trouvait également, sur la face méridionale du premier pilier occidental de l'édifice périptère que Thoutmosis III avait construit en avant de son sanctuaire de barque, le dernier tiers d'un récit royal, écrit en trois colonnes verticales. On y évoque un déplacement du roi à Nefrousy, au cours duquel il semble que celui-ci ait chevauché. Toujours à Nefrousy, peut-être — mais les manques sont trop importants pour qu'on puisse être affirmatif —, il aurait fait également un grand sacrifice à Amon-Rê. La fin du texte évoque une navigation vers le Nord, « avec la flotte », dont rien ne permet d'affirmer qu'elle ait été autre chose que pacifique.

Le ton, le style, le vocabulaire, les situations, tout apparente cet extrait au récit royal traditionnel. Nefrousy fait naturellement penser à Kamosé et, par résonance littéraire, à la stèle triomphale de Pi(ânk)y. Mais ce voyage, apparemment pacifique, n'est pas peut-être sans rappeler non plus des inscriptions comme celle du Spéos Artémidos. Ce texte est relativement court, puisqu'il ne couvre qu'une seule face du pilier : il n'a donc pas l'ampleur du texte par lequel Hatshepsout évoque son œuvre pacifique en Moyenne Égypte, ni des stèles militaires de Kamosé ou de Pi(ânk)y, auxquelles son emplacement dans le temple l'apparente pourtant un peu. Même si le support sort de l'ordinaire, il est probable qu'il venait en complément des *Annales* dont la présence domine tout l'ensemble.

La seconde moitié du séminaire a été consacrée à la poursuite de l'établissement, de la traduction et du commentaire de la section I des *Annales* du même Thoutmosis III. On s'est concentré sur le déploiement militaire des troupes égyptiennes face à Megiddo (col. I 85-88) : la description du système de l'armée, le roi au centre, les deux ailes verrouillant les passes. On a ensuite expliqué le refus du combat des coalisés et leur retraite dans la cité désormais assiégée.

TRAVAUX ET PUBLICATIONS⁷⁴

Travaux

— Jusqu'en février 2005 : direction scientifique du Centre franco-égyptien d'étude des temples de Karnak, co-direction de l'UPR 1002 du Centre national de la recherche scientifique.

— En collaboration avec Emad Adly, chroniques archéologiques : *Bulletin d'information archéologique* et « Fouilles et travaux en Égypte et au Soudan », pour la revue *Orientalia*.

— Présidence de la chaire d'Égypte du Centre universitaire méditerranéen de Nice.

— Campagne d'étude à Karnak en décembre 2004-janvier 2005.

— Expertise auprès de l'Académie des Sciences de Vienne pour le programme *SCIEM 2000*.

Publications

— Emad Adly — Nicolas Grimal, *Bulletin d'information archéologique* 30 (juillet-décembre 2004), 31 (janvier-juin 2005), réalisés en coopération avec l'Institut français d'Archéologie orientale, accessibles sur www.egyptologies.net.

74. À la demande de l'Administration du Collège de France, ne figurent dans ce rapport que les activités du titulaire de la chaire. Le rapport complet, incluant les travaux de l'équipe et du cabinet d'égyptologie peut être consulté en ligne à l'adresse suivante : www.egyptologies.net.

— Emad Adly — Nicolas Grimal, « Fouilles et travaux en Égypte et au Soudan : 2003-2004 », *Orientalia* 74 (2005), en coopération avec l'Institut français d'Archéologie orientale, sous presse.

— Préface de Jean-Loïc Le Quellec, Pauline et Philippe de Flers, *Du Sahara au Nil. Peintures et gravures d'avant les pharaons*, Fayard-Soleb, Paris, 2005, pp. 7-12.

— « Civilisation pharaonique : archéologie, philologie, histoire », *Annuaire du Collège de France* 2003-2004, pp. 785-815.

— Nicolas Grimal, « Espace divin et espace humain : la théocratie pharaonique », dans A. Berthoz et R. Recht, *Les espaces de l'Homme*, éd. O. Jacob, Paris, 2005, pp. 253-264.

— Nicolas Grimal, « Une publication documentaire de la salle hypostyle du temple de Karnak », *Compte rendus de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres* 2003, pp. 1005-1011.

Conférences

— Synthèse du colloque *L'organisation du travail dans l'Antiquité égyptienne et mésopotamienne*, Centre universitaire méditerranéen, Nice, 5 octobre 2004.

— « Géographie politique du Proche-Orient au deuxième millénaire av. J.-C. : le point de vue des Égyptiens », Centre français de Culture et de Coopération, Le Caire, 8 décembre 2004.

— « Ougarit et l'Égypte », Auditorium du Louvre, 27 novembre 2004.

— « Fouilles et travaux en Égypte et au Soudan : tendances actuelles », Sénat, Paris, 12 février 2005.

— « Le discours politique dans l'État pharaonique », Université de Paris-X, Maison R. Ginouvès, 16 mars 2005.